

LA NOUVELLE ÉDITION
DU
DICTIONNAIRE DE MÉDECINE DE LITTRÉ
ET SON ARTICLE SUR
L'HOMŒOPATHIE

Le Professeur A. Gilbert vient de publier une édition récente du Dictionnaire de Médecine de Littré. Bien qu'il soit titulaire de la chaire de thérapeutique à la Faculté de Médecine de Paris, le Professeur Gilbert ne doit sans doute pas savoir ce que c'est que l'homœopathie, puisqu'il recopie au sujet de ce mot les mêmes inexactitudes contenues dans les éditions précédentes.

Il est nécessaire de reproduire, malgré sa longueur, l'article en entier, afin d'indiquer les points qui méritent d'être critiqués.

Homœopathie. — Méthode thérapeutique, imaginée par Samuel Hahnemann, de Leipzig, qui consiste à traiter les maladies à l'aide d'agents qu'on suppose capables de produire sur l'homme sain des symptômes semblables à ceux qu'on veut combattre. L'axiome des partisans de cette méthode est *Similia similibus curantur*, contrairement à l'axiome d'Hippocrate, *Contraria contrariis curantur*.

Il y a deux choses dans l'homœopathie : la *doctrine pathologique* et la *méthode thérapeutique*. La première est que toute maladie consiste en une somme de symptômes susceptibles de frapper nos sens, résultant d'un changement invisible opéré à l'intérieur du corps par une puissance morbifique

naturelle, *force sans matière*; celle-ci est, pour les maladies aiguës, la force vitale sortie de son rythme normal et, pour les maladies chroniques, un des trois miasmes, *syphtilis*, *sycose* et *gale* ou *psore*, dont l'action, imperceptible à son début, éloigne peu à peu l'organisme de l'état de santé et finit par le détruire, la force vitale étant incapable de l'éteindre par elle-même.

Par son côté mystique, l'homœopathie donne accès aux ignorants, qui, de bonne foi, croient à la possibilité de pratiquer efficacement la médecine en dehors de toute connaissance de l'économie humaine. C'est l'absence de connaissances qui leur fait admettre (avec beaucoup d'allopathes du reste) qu'on peut ne pas s'occuper de la cause interne des maladies, car elle serait identifiée avec les symptômes, perceptibles à nos sens, qu'elle produit, et dont la totalité est, suivant eux, la principale ou la seule chose dont le médecin doive s'occuper dans une affection quelconque, la seule qu'il y ait à combattre.

La *méthode thérapeutique* de l'homœopathie est fondée sur cette fausse donnée que les médicaments ont la propriété de faire naître des symptômes semblables à ceux de la maladie et les surpassant en force; or, suivant eux, deux maladies semblables ne pouvant exister dans un organe, la maladie *artificielle* produite avec le médicament détruirait la spontanée; la première l'emporterait, parce qu'elle serait, dit-on, analogue et un peu plus intense; et, comme elle serait de nature à ce que la force vitale triomphât bientôt d'elle, elle s'éteindrait avec la cessation de la présence du médicament, en laissant dans son état d'intégrité la substance qui anime et conserve le corps.

Mais la production, par un médicament, de symptômes semblables à ceux que détermine la lésion d'un tissu n'a jamais pu être constatée. L'analogie entre les effets produits par un médicament sur l'organisme sain ou malade et les symptômes d'une maladie n'existe, en réalité, que dans l'esprit de ceux qui la supposent.

De la méthode thérapeutique dérive la *pharmacodynamique homœopathique*.

Les médicaments sont employés à dose infinitésimale parce que, agissant contre une maladie qui, dit-on, est causée par une *force sans matière*, ils ont toujours assez de force pour provoquer des symptômes un peu plus intenses que ceux de la maladie naturelle. Or, les prétendues actions de ces doses ne sont autres que les phénomènes naturels de la maladie, interprétés par ceux qui ne les connaissent pas, comme dûs à l'action dynamique supposée du médicament; car les doses administrées n'ont aucune action sur l'économie saine et malade. En effet, 1 grain de la substance médicamenteuse est mêlé à 99 grains de sucre de lait (première *dilution*), puis 1 grain du mélange est mêlé à 99 autres grains de sucre (deuxième *dilution*) et ainsi de suite. Par ces *dilutions* ou ces mélanges avec *trituration* répétés jusqu'à 30 fois, la dose de la substance administrée n'égale pas même un quadrillionième de grain. On prescrit alors une certaine dose choisie dans telle ou telle de ces dilutions, selon que le symptôme actuel auquel on s'adresse, est considéré comme exigeant, d'après sa nature et son intensité, tel médicament ou tel autre, avec un degré d'action plus ou moins fort. Cette dose est prise, selon les circonstances, sous forme de potion, par cuillerées, ou flairée dans le flacon qui la contient. Il résulte de

ces procédés de préparation que déjà, dans la deuxième dilution, on ne porte que le centième des 5 centigrammes de substance active, c'est-à-dire 5 dix milliagrammes ; or, à cette dose, les médicaments les plus énergiques, véralrine, strychnine, cyanure de mercure, acides arsénique, arsénieux, etc., sont sans action pris à 10 ou 12 heures d'intervalle ; il en est, à plus forte raison de même lorsque, au lieu de prendre la totalité de cette deuxième dilution (ce qui ne se fait jamais en homœopathie) on n'en prend qu'une minime fraction. Les symptômes dûs à la marche habituelle de la maladie, interprétés d'après le principe *post hoc ergo propter hoc*, sont seuls pris pour les effets de la substance qui, administrée en quantité inactive, ne mérite plus le nom de médicament. Par suite de l'impossibilité où ils sont d'établir une corrélation entre les symptômes et leur cause, les homœopathes les divisent en deux parts, au gré de l'imagination de chacun, attribuant l'un à la maladie, l'autre au médicament. Ils admettent, en outre, avec Hahnemann, que le médicament, à chaque division ou dilution, acquiert un nouveau degré de puissance par le frottement ou la secousse qu'on lui imprime ou lorsqu'on l'étend de liquide, à l'exception toutefois du vin et de l'alcool. C'est une force pure, une essence dynamique que le frottement ou la trituration pourrait ainsi exalter jusqu'à l'infini. Ces hypothèses font considérer comme médicaments actifs des corps qui, en dehors des effets dûs à leur masse, sont sans action sur l'économie animale, tels que l'or et le platine métalliques, le charbon végétal et animal, la silice, le carbonate de chaux, etc. Ainsi, la médication homœopathique est absolument sans effet en dehors des changements de régime, qu'elle prescrit et emprunte à la médecine proprement dite ; elle

revient à faire de la *médecine expectante*, mais sans le savoir, ni le vouloir et, dès lors, elle le fait dans bien des cas où il est dangereux de ne prescrire aucun médicament.

L'homœopathie est bien, en effet, une méthode thérapeutique, mais pourquoi dire que Hahnemann l'a *imaginée*? Elle est le résultat de l'*expérience* et non de l'*imagination*. Les agents chimiques sont-ils, oui ou non, capables de produire sur l'homme sain des symptômes semblables aux symptômes morbides que le médecin est appelé à combattre? Est-ce une *supposition*, comme le prétend l'auteur de l'article, ou est-ce une *réalité*? Toute la question est là, et, au lieu de nier de prime abord le fait sur lequel repose l'homœopathie, il serait préférable de prouver que ce fait n'existe pas. Le reproche d'*imaginer* et de *supposer* ne s'adresse donc pas à Hahnemann, mais à son accusateur.

Hahnemann a-t-il été le premier à donner la formule de la *loi de similitude*, et Hippocrate n'a-t-il donné que la formule de la *loi des contraires*? Si le professeur Gilbert connaissait les idées générales d'Hippocrate sur la thérapeutique il saurait que le Père de la médecine avait admis trois méthodes de traitement : 1^o par les semblables; 2^o par les contraires; 3^o par les spécifiques; il aurait donc pu rectifier ce point dans cette édition nouvelle et dire que l'homœopathie avait été entrevue par Hippocrate bien que Hahnemann en ait été, pour ainsi dire, le véritable inventeur, parce qu'il a donné les règles de son application.

Après avoir défini que l'homœopathie était

une *méthode thérapeutique*, pourquoi embrouiller la question en disant qu'il y a deux choses dans l'homœopathie : la *doctrine pathologique* et la *méthode thérapeutique*. La doctrine pathologique de Hahnemann n'a pas plus de rapports avec l'homœopathie que la pathologie n'en a avec la thérapeutique. En principe, les choses et les idées qui se rapportent à ces deux sciences médicales distinctes doivent être décrites séparément, chacune à leur place, suivant l'ordre alphabétique; et puisque le dictionnaire est une œuvre analytique par excellence, c'est, de la part de l'auteur d'un dictionnaire, manquer d'esprit d'analyse que de réunir sous un même mot deux choses entièrement distinctes.

Quand un critique se permet de juger les idées pathologiques d'un auteur, il doit tenir compte des idées médicales de l'époque de cet auteur. Il est vrai que Hahnemann avait nié, tout d'abord, les espèces morbides, en disant qu'il n'y avait pas de maladies, mais seulement des malades présentant des symptômes morbides; il n'avait pas tous les torts de rejeter les conceptions pathologiques de son temps parce qu'elles étaient pour lui « de simples conjectures ou des hypothèses dénuées de preuves ». Mais il reconnut ensuite son erreur et c'est pour la corriger qu'il voulut établir cette distinction entre les maladies aiguës et les maladies chroniques. Pour lui, ces maladies étaient, pour la plupart, causées par le manque de résistance de l'organisme aux miasmes extérieurs (aujourd'hui, l'on a reconnu que les causes de ces maladies sont des microbes) et comme à son époque on ne connaissait pas la cause des maladies,

son essai de classification des maladies devait forcément être imparfait. La psore de Hahnemann peut, toutefois, être considérée comme désignant l'ensemble des maladies diathésiques ou constitutionnelles que l'on a appelées tour à tour herpétisme, arthritisme, etc. La tuberculose avec ses manifestations si diverses était aussi englobée dans la psore.

Hahnemann, cependant, avait parfaitement raison de dire que l'on ignorait ce qu'était la maladie dans son essence intime parce que l'on ne savait pas ce que c'était que la vie. Le professeur Gilbert pourrait-il lui-même nous dire ce qu'on entend par *cause interne des maladies*? Pourrait-il demander à son collègue le professeur Bouchard quelle est la cause originelle des maladies appelées *maladies par ralentissement de la nutrition*. Ces maladies n'opèrent-elles pas tout d'abord à l'intérieur du corps un changement invisible? Et, quand ces maladies sont déclarées, leur diagnostic se fait-il autrement qu'en observant tous les symptômes susceptibles de frapper nos sens? Dans tout ceci nous ne voyons rien de mystique, nous constatons seulement que, malgré les progrès de la science contemporaine, le problème de la vie n'est pas mieux expliqué qu'autrefois.

Il paraît que l'homœopathie n'est digne d'être pratiquée que par des médecins méconnaissant les lois de l'économie humaine; cette méthode thérapeutique doit être réservée aux médecins ignorants comme le bonnet d'âne aux écoliers paresseux! L'Etat ne pourrait-il pas décréter que tout médecin s'imposant, après l'obtention de son diplôme de docteur en médecine,

des études complémentaires pour apprendre l'homœopathie perdrait son droit d'exercer la médecine ? Les médecins français n'auront certainement que des railleries pour leurs confrères des Etats-Unis quand ils sauront que, parmi les 18 ou 20 Facultés ou collèges homœopathiques de ce pays, il existe surtout des *Post-Graduate School of Homœopathy*, c'est-à-dire des Collèges où des médecins sortis des Facultés allopathiques viennent s'inscrire pour compléter leurs connaissances en thérapeutique. Il existe, en outre, un certain nombre de Facultés éclectiques où des professeurs enseignent toutes les méthodes thérapeutiques, y compris l'homœopathie.

Si le professeur Gilbert a revu et corrigé l'article du Dictionnaire de Littré sur l'homœopathie, il faut avouer qu'il méconnaît les règles les plus élémentaires de la logique scientifique, en reproduisant cet ancien article où l'on trouve un mélange inextricable de ce qui appartient d'une part au *fait*, d'autre part à la *théorie*. Quand un auteur embrouille inconsciemment le *fait* et son *explication*, il fait preuve d'un manque d'esprit d'analyse et il montre qu'il a le jugement faux quand il cherche, à propos d'un fait, à échafauder une série plus ou moins logique de raisonnements, alors qu'il devrait vérifier ce *fait* par l'observation et par l'expérimentation.

Si l'on veut étudier, dans la *méthode thérapeutique* appelée homœopathie, ce qui se rapporte uniquement au fait, il faut se rendre compte que les poisons sont susceptibles de provoquer de véritables maladies ou agrégation

de symptômes morbides ; et la plupart des empoisonnements présentent des symptômes tout à fait analogues à ceux de certaines maladies. C'est ainsi que le phosphore provoque la jaunisse, que la belladone produit une angine, que le sublimé détermine une dysenterie, etc., etc. Le Professeur Gilbert songerait-il à rayer d'un trait de plume les travaux de tous les toxicologistes ? L'étude des empoisonnements ne montre-t-elle pas, d'une façon évidente, que les maladies provoquées par les poisons ont beaucoup d'analogie avec les maladies naturelles ?

Quand on a bien constaté ce *fait* il faut varier l'expérimentation et rechercher si un poison à petite dose provoque les mêmes effets qu'un poison à forte dose.

Si le professeur Gilbert avait consulté son collègue de la chaire de physiologie, le professeur Richet, il aurait pu lui demander d'utiles renseignements sur cette loi de physiologie générale de l'*Action* et de la *Réaction* et il aurait appris que les poisons, suivant la dose à laquelle on les administre, provoquent deux groupes d'*effets opposés*. Or, c'est justement parce que Hahnemann a compris que, parmi ces effets opposés, les véritables effets curatifs étaient ceux produits par l'administration d'une très petite dose de ce poison qu'il a trouvé la loi homœopathique ou *loi de similitude* et la *pharmacodynamique homœopathique* qui en découle.

Au sujet de cette pharmacodynamique, le professeur Gilbert n'aurait certainement pas recopié toutes ces vieilles sottises que l'on continue toujours d'imprimer au sujet de ces petites doses employées par les médecins homœopa-

thes, s'il avait demandé conseil à son collègue, le professeur Albert Robin. Il pourrait lire la communication que faisait ce dernier à l'Académie de médecine sur *Les Ferments métalliques* (6 décembre 1904), et il apprendrait que « des solutions contenant quelques dix millièmes de gramme d'un métal, tel que le palladium, le platine, l'or, l'argent, etc., » peuvent provoquer dans l'organisme « des effets chimiques considérables ». Et le professeur A. Robin ajoute : « On conçoit que ces corps simples, même aux doses si minimes auxquelles on les rencontre, soient capables d'influence sur les réactions chimiques de la nutrition élémentaire, et il n'en faut pas davantage pour soulever un très petit coin du voile qui obscurcit l'œuvre de la vie et donner quelque forme encore bien indéfinie au vieil emblème de la force vitale. »

Les découvertes modernes apportent chaque jour la preuve de l'action des petites doses sur l'organisme. Quand Hahnemann et ses élèves donnaient à un malade une substance capable de provoquer chez l'homme sain des symptômes analogues à ceux ressentis par le malade, ils obéissaient aux règles de la plus élémentaire prudence en ne donnant qu'une très petite quantité de cette substance, parce qu'ils savaient qu'une grande quantité aurait eu pour résultat d'aggraver l'état du malade.

Quand les médecins homœopathes, connaissant mieux que leurs confrères les actions curatives des poisons tels que l'arsenic, le phosphore, l'aconit, la belladone le veratrum, etc., administraient une petite dose de ces substances, on ne leur a pas reproché tout d'abord de

ne donner que de l'eau claire, on les accusait tout simplement d'empoisonner les malades. C'est ainsi que, suivant les personnes auxquelles on s'adressait pour discréditer l'homœopathie, on faisait servir l'un ou l'autre argument. Depuis longtemps ces calomnies auraient dû tomber d'elles-mêmes à cause de leur contradiction.

Il est parfaitement vrai qu'une substance qui est un poison à forte dose peut devenir un médicament à petite dose. Il n'y a pas que les substances chimiques qui ont la propriété de produire, suivant la dose, ces deux résultats opposés. Les agents physiques, certains rayons lumineux par exemple, possèdent aussi cette propriété. Quand on expose *très longtemps* une partie du corps à l'influence des rayons X, il en résulte presque toujours des ulcérations de la peau, très longues et très difficiles à guérir et, cependant, aujourd'hui, n'a-t-on pas obtenu de beaux succès dans le traitement des plaies souvent inguérissables, telles que les plaies cancéreuses, en les exposant aux rayons X ? Le médecin sait bien que, pour obtenir un bon résultat, il doit exposer la plaie aux rayons X pendant *peu de temps*, et répéter cette application pendant plusieurs jours de suite. Le radium produit des effets comparables à ceux des rayons X. Ces faits montrent d'une singulière façon la justesse des idées de Hahnemann, en ce qui concerne la quantité de la substance à administrer et la répétition des médicaments.

Ce n'est qu'après la découverte du *fait* que son inventeur en cherche son *explication*. Hahnemann, constatant qu'il guérissait, par sa

méthode, ses malades mieux qu'autrefois, n'attachait pas beaucoup d'importance aux théories essayant d'expliquer le mécanisme de la guérison. Nous n'exposerons pas ici ces théories en détail, nous préférons rappeler cette idée, trop oubliée par ceux qui sont dupes de leurs raisonnements soi disant scientifiques, que la justesse ou la fausseté de l'explication d'un fait ne prouvent rien contre l'existence de ce fait.

Hahnemann essayait surtout de mettre ses malades dans les conditions les plus favorables pour faciliter leur guérison. Quand il reconnut l'efficacité d'une très petite dose d'un remède, il en fut bien quelque peu étonné, et c'était pour ne gêner en rien l'action de ces petites doses qu'il voulut régler l'alimentation de ses malades. C'est là l'origine du régime sévère que les premiers médecins homœopathes imposaient à leurs malades, et comme les adversaires de l'homœopathie ne pouvaient pas toujours nier les succès thérapeutiques obtenus par des petites doses de médicaments, ils les attribuaient uniquement au régime. Ce n'est pas à l'époque où la plupart des médecins ne connaissaient que la diète et la saignée, que les médecins homœopathes avaient demandé à leurs confrères leurs idées sur le régime. Il serait plus exact de dire que, là encore, les élèves de Hahnemann ont donné à tous les médecins d'utiles conseils pour l'alimentation des malades.

Nous ne voulons pas dire que, dans les questions étudiées spécialement par l'école homœopathique, il n'y ait pas encore beaucoup de points à élucider. Même parmi les médecins

homœopathes il peut exister des divergences de vue sur un grand nombre de questions. L'on ne doit point reculer devant leur discussion, il est plutôt nécessaire de les provoquer afin de faire jaillir la lumière. Le médecin homœopathe qui a eu le courage de rompre avec certains préjugés de l'école est plus porté que d'autres à discuter sur les principes qu'il a adoptés et à vouloir se faire une opinion sur certains points obscurs de l'homœopathie; les journaux de l'école homœopathique ne craignent point d'accepter les objections faites à la méthode thérapeutique qu'ils défendent.

Hahnemann n'a pas laissé à ses élèves l'homœopathie toute faite, mais il les a mis dans la bonne voie en leur donnant d'utiles conseils pour étudier l'action des médicaments. Il enseignait ce fait, toujours constaté par ses disciples et jamais sérieusement démenti par ses adversaires, que, pour guérir sûrement et rapidement, il fallait choisir comme remède une substance provoquant chez l'homme sain des symptômes *semblables* à ceux ressentis par le malade, et donner cette substance à très petite dose, afin de provoquer une réaction curative.

Quand il s'agissait de guérir un malade et que cette guérison par l'homœopathie était impossible, Hahnemann ne rejetait point pour cela les palliatifs.

« Je ne méconnais pas, disait-il, la grande
« utilité des palliatifs. Dans les maladies qui se
« développent et tendent à marcher rapide-
« ment, non seulement ils suffisent quelquefois,
« mais encore ils méritent la préférence toutes
« les fois qu'il n'y a point une heure, une

« minute à perdre pour venir au secours du
« malade. Là, mais là seulement, ils ont de
« l'utilité ».

Hahnemann, faisant mieux encore à chaque méthode thérapeutique la part qui lui revenait, indiquait d'une façon précise les indications respectives de la médecine et de la chirurgie.

« Jusqu'ici, disait Hahnemann quand il cons-
« tatait le peu de progrès accompli par la mé-
« decine, il n'y a que la pure chirurgie qui ait
« suivi en partie une marche sage et prudente.
« Tandis que la nature livrée à elle-même ne
« parvient souvent à expulser une esquille
« qu'en excitant une fièvre qui compromet la
« vie, et une suppuration qui détruit presque
« tout le membre, le chirurgien, après avoir
« incisé convenablement les parties molles qui
« la recouvrent, l'extrait sans trop de douleurs,
« sans suites redoutables, et presque sans
« atteinte portée aux forces. Une fièvre lente
« avec d'insupportables douleurs minant l'exis-
« tence jusqu'aux portes du tombeau, est pres-
« que la seule chose que l'organisme puisse
« opposer à une grosse pierre développée dans
« la vessie; mais à l'aide d'une incision, la main
« d'un chirurgien débarrasse le malade en quel-
« ques minutes de ce corps étranger, et lui
« épargne ainsi de longues souffrances termi-
« nées par une mort déplorable. Faudrait-il
« donc chercher à imiter la gangrène et la
« suppuration d'une hernie étranglée, parce
« qu'avec la mort la nature ne connaît pas d'au-
« tre moyen pour y mettre un terme? Aurait-
« on assez fait pour sauver les jours de
« l'homme qui perd tout son sang par une

« grosse artère que de lui procurer, comme
« la nature, une syncope qui suspende l'hémor-
« ragie pendant une demi-heure ? Remplace-
« rait-on par là le tourniquet, la ligature, le
« tamponnement ? ».

Ces quelques citations suffisent pour mon-
trer de quelle manière Hahnemann cherchait
à provoquer dans l'organisme une réaction salu-
taire. De nombreux critiques ont prétendu,
sans lire et surtout sans étudier Hahnemann,
juger l'œuvre de ce grand génie médical ; de
tels jugements superficiels ne font pas honneur
à ceux qui les ont prononcés et il semble que
Hahnemann prévoyait déjà les mauvais ar-
guments de ces détracteurs quand il disait :
« Jouer sur les mots, tordre le sens des phra-
« ses, se perdre en longs discours inintelligibles
« auxquels on croit donner un vernis scienti-
« fique, accumuler des injures et emprunter
« des doutes à la théorie, quand il faudrait
« prouver le contraire par des faits, me semble
« un système d'attaques par trop ridicule con-
« tre une chose telle que l'homœopathie. Elle
« n'a rien à craindre de si misérables moyens,
« dont tout l'effet retombe sur ceux qui les
« emploient ».

Il serait temps qu'un siècle après la décou-
verte de Hahnemann les professeurs des Fa-
cultés et des Ecoles de Médecine apprennent
à connaître l'homœopathie.

A Lyon, le professeur Soulier doit certaine-
ment regretter le jugement qu'il a prononcé sur
l'homœopathie dans son *Traité de Thérapeuti-
que et de Pharmacologie*. Les conclusions de
son travail sur la *Réaction de défense et son*

schéma lui aideront à comprendre que les médecins homœopathes ont toujours cherché, à l'aide de petites doses de médicaments, à provoquer dans l'organisme des *réactions défensives* contre la maladie.

A Marseille, le professeur Boinet n'attendra pas de publier une seconde édition de son livre, *Les doctrines médicales, leur évolution*, pour enseigner à ses élèves qu'ils ne doivent pas demander à Trousseau leurs idées sur l'homœopathie.

A Bordeaux, le professeur Arnozan qui, dans son *Précis de Thérapeutique* (2^e édit. 1903) prétend que la base fondamentale de l'homœopathie et les prémisses de cette doctrine ont été maintes fois reconnues erronées, reconnaît cependant la véracité de la loi de physiologie générale qui est la base fondamentale de l'homœopathie. Nier une chose, puis l'admettre immédiatement après, sont bien les deux opinions les plus contradictoires qui puissent exister, et lorsque le professeur Arnozan sera mieux informé il nous expliquera sans doute ce qu'il entend par « cette théorie toute mystique des doses infinitésimales ».

Nous espérons que la vérité triomphera un jour et qu'il se rencontrera quelques esprits indépendants qui, s'autorisant de la conduite de Marchal, de Calvi, en 1868, prendront l'initiative de déposer à l'Académie de Médecine un *Pourvoi en révision de l'arrêt prononcé contre la Doctrine homœopathique*.